Document généré le 24 avr. 2024 10:32

Études françaises

L'Avalée des avalés

Jean-Cléo Godin

Volume 3, numéro 1, février 1967

URI : https://id.erudit.org/iderudit/036257ar
DOI : https://doi.org/10.7202/036257ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Godin, J.-C. (1967). L'Avalée des avalés. *Études françaises*, *3*(1), 94–101. https://doi.org/10.7202/036257ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1967

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'AVALÉE DES AVALÉS

L'œuvre est lancée, avec un fracas inhabituel[1]. Alain Bosquet crie au génie et ne voit pas moins, dans cette œuvre étonnante, qu'un miraculeux mariage de Jarry et de Lautréamont[2]. Et Gallimard, bien sûr, fier de sa découverte, en fait son poulain dans la course aux prix littéraires. L'on a pris soin, aussi, de publier l'extraordinaire notice biographique envoyée par l'auteur: la légende est vite créée et il n'est lecteur tant soit peu cultivé qui ne songe aussitôt aux génies précoces du passé... et qui ne se réjouisse secrètement de ce que — ô progrès ! — notre époque découvre à temps ces êtres jadis voués à la seule gloire posthume. Que celui-ci, égaré quelque temps chez les ingénieurs, globe-trotter et chômeur de profession (presque à part égale) soit né à Saint-Félix-de-Valois, dans un lointain Canada, voilà qui alimente plus encore la curiosité, grandit le miracle. Et le premier étonnement vient de ce que, de ce pays artisanal, puisse venir autre chanson que le chant de *Maria Chapdelaine* !

Si belle que soit la légende de Réjean Ducharme — et elle est très belle ! — ne vaut-il pas mieux l'ignorer ? Et que reste-t-il alors: une œuvre géniale ? une fumisterie ? un jeu verbal et irrévérencieux, pour amuser et emm... les bourgeois ? Tout cela à la fois, me semble-t-il. Et quant à moi, j'y vois une masse imprécise, dense et sombre: mais cette masse est une nébuleuse qui rayonne et, parfois, sème des étoiles.

Certes, on reste d'abord ébloui par la verve frondeuse, la fantaisie, les délires les plus absurdes — et les plus merveilleux — de l'imagination. Ducharme joue avec l'univers comme avec les mots, et c'est tout un pour lui. Il faut lire, par exemple, au chapitre 31,

1. Réjean Ducharme, *l'Avalée des avalés*, Paris, Gallimard, 1966, 282 p.

2. « Ducharme, Aquin, Basile: « L'heure canadienne », *le Devoir*, 27 sept. 1966, p. 12.

cet invraisemblable récit de la création à partir d'un premier œil ; et pourquoi ne serait-ce pas pour reposer les pauvres jambes de l'homme, fatigué de fuir sa propre peur, que les chaises sont apparues ? Que M. de Lamarck dorme content : il est donc vrai que la nécessité crée l'organe. Et tout l'univers des hommes, des choses et du langage se soumet à la nécessité de Bérénice Einberg, une petite juive en colère contre les imbéciles. « Vacherie de vacherie ». La nébuleuse poursuit sa course, tantôt lente et tantôt fulgurante, mais toujours avec la fantaisie la plus totale, dans le délire et l'invraisemblance.

Étonné et admiratif, Bosquet écrit : « un Saint-Laurent verbal vient nous abreuver et nous rafraîchir »[3]. Certes, et nous avons lieu de nous en réjouir. Il y a, en effet, dans cette œuvre, la force d'une immense débâcle sur le fleuve, et la fraîcheur robuste d'un pays neuf et vaste. Ce qu'il faut voir, toutefois, c'est que ce fleuve est mythique et que ce récit qui naît quelque part à Montréal, se poursuit sur une île imaginaire — dans quelque ancienne abbaye —, puis dans une « cage » bien new-yorkaise, pour enfin se terminer en Israël, dépasse infiniment toute limite géographique. Plus encore, telle une authentique nébuleuse, l'œuvre franchit avec une incroyable facilité les frontières du temps et de l'espace. L'instant d'un bref délire, Bérénice ne déclare-t-elle pas : « Je me trouve au plus antarctique de la Terre Adélie. J'ai deux cent trente-neuf ans maintenant. » (p. 259). Et comme si cela ne suffisait pas, l'héroïne nous apprend qu'elle est devenue mâle et que — comme il se doit ! — elle dispose d'un enviable harem. Non, la dimension véritable de *l'Avalée des avalés* n'est pas horizontale et géographique, mais verticale et intérieure ; l'œuvre est moins un roman qu'un long poème épique, à la mesure du cosmos. « Je suis Bérénice d'un bout à l'autre du fleuve Saint-Laurent, d'un bout à l'autre de la voie lactée. » (p. 135). Bérénice Einberg, petite juive québécoise, dont les parents sont venus de quelque ghetto européen, est tout entière dans une intense volonté de

3. « Ducharme, Aquin, Basile : « L'heure canadienne », *loc. cit.*, p. 12.

possession. C'est l'univers, terre et espaces stellaires, que son esprit, ses bras et ses yeux embrassent d'un seul geste possessif.

*
* *

Sans doute est-ce là, pour une enfant, projet fort ambitieux. Pourtant, seul l'enfant sait vivre d'une exigence absolue. « L'adulte est mou. L'enfant est dur. Il faut éviter l'adulte comme on évite le sable mouvant. » (p. 249). Telle est Bérénice Einberg: l'enfant implacable jusqu'au sadisme et dont l'entreprise essentielle est de recréer, de *se* recréer. « Il faut se recréer, se remettre au monde. » (p. 31). Mais pas sur un sable mouvant; et pour cela il faut former un projet net, lucidement et avec méthode. « Voilà ce qu'il faudra que je fasse pour être libre: tout avaler, me répandre sur tout, tout englober, imposer ma loi à tout, tout soumettre: du noyau de la pêche au noyau de la terre elle-même. » (p. 160). Il ne faut pas moins qu'une création nouvelle pour libérer Bérénice de ses chaînes. Figure de Prométhée — mais d'un Prométhée qui, ayant lu sa Genèse, aurait vu que « tout cela n'était pas bon ».

Refaire l'univers, à l'échelle du rêve et de la fantaisie. Et pour cela, d'abord tout bousculer, défaire l'ordre établi. Haïr ces adultes qui croient que le monde est déjà créé et qu'il repose sur des assises solides. De sa mère elle « exige, dit-elle, qu'elle soit une chose hideuse, repoussante au possible » (p. 24). Pour mieux la haïr, la repousser et parce qu'il y a mieux à faire que d'écouter gentiment les conseils de papa et de maman. « Je me mutine, comme ça, sans raison. Pourquoi faut-il toujours avoir des raisons de se mutiner ? » (p. 217). Pure fantaisie et acte gratuit ? Mais nous savons bien que les actes « gratuits » de Lafcadio et de Meursault n'ont rien de gratuit; pas davantage ceux de Bérénice Einberg. Si, à moins de 15 ans, l'enfant terrible a lu tous les romans pornographiques, ce n'est ni par corruption ni pour le plaisir érotique. Elle le fait seulement parce que cela dérange tout le monde. Et elle demande à être reçue chez un écrivain pornographique comme d'autres souhaitent

rencontrer leur évêque. « Je soupe chez un pornographe ! Demain, il faudra que j'aille souper chez un taxidermiste. » (p. 211). L'un vaut bien l'autre; l'essentiel est de protester, de rejeter la création établie sur le sable mouvant de la société, de la morale, des convenances. N'est-ce pas en ce sens qu'il faut interpréter une phrase aussi déconcertante que celle-ci : « Je me révolte contre l'amour, comme ils se révoltent contre la solitude. » (p. 30) ? De la même manière, Rimbaud s'armait contre la justice. L'amour qu'elle rejette n'est que regroupement du troupeau : au fond, cet amour-là n'est que la peur d'être pleinement soi et seul.

Aussi, que *l'Avalée des avalés* signale une protestation globale contre la société, le conformisme, les artifices d'une civilisation croulante, cela paraît évident; le chapitre 49 ne laisse d'ailleurs, sur ce point, aucun doute. Et cette protestation s'exprime dans la violence, souvent avec sadisme. Même la lâcheté, si elle permet de survivre et de vaincre, servira le dessein de l'héroïne; et le récit s'achève sur un acte de lâcheté criminelle, lorsque Bérénice échappe à la mort en se servant de Gloria comme bouclier. Celle-ci mourra; mais qu'importe ? « Justement, ils avaient besoin d'héroïnes. » (p. 282). Cynique justification, à la mesure même de sa farouche détermination. Bérénice n'a pas l'âme d'une victime : « Je ne suis pas faite pour mourir vierge et martyre. Je suis une ménade en transe. » (p. 254). Entraînée par son propre élan, la ménade ne saurait se faire scrupule de si peu qu'une vie humaine : il importe, surtout, de célébrer son dieu, dans la ferveur. Bérénice foule aux pieds toute morale. Elle détruit froidement ceux-là mêmes qu'elle aime, comme elle tue les chats : avec méthode, acharnement, voire une sorte de jouissance. Dans la littérature québécoise, je ne connais qu'une œuvre où l'on détruise avec tant de système : *le Scalpel ininterrompu*, de Ronald Després [4]. Encore cette dernière œuvre bascule-t-elle tout entière dans l'allégorie fantastique, et presque dans la science-fiction. Mais l'œuvre de Réjean Ducharme, si fantaisiste qu'elle soit — et si peu conforme au réalisme balzacien — me paraît incarnée et actuelle. Une

4. Ed. A la page, Montréal, 1962, 136 p.

œuvre assez proche, me semble-t-il, par sa sensibilité gonflée de colère et de tendresse refusée, des courts récits de J. D. Salinger [5].

*
* *

Mais là n'est pas encore l'essentiel. Au-delà de la revendication sociale, *l'Avalée des avalés* tend vers une authentique création imaginaire et poétique. « La vie ne se passe pas sur la terre, mais dans ma tête. La vie est dans ma tête et ma tête est dans la vie. » (p. 33). Aussi la véritable création — et si obscure qu'en soit la signification — c'est le « bérénicien »: « Une nouvelle langue était née: le bérénicien. » (p. 250). Une langue faite de cacophonies, de dissonances, d'un amalgame de toutes les langues vivantes sous la voie lactée.

Incompréhensible, ce nouveau babélien ? Certes, mais cela importe peu, pourvu qu'il soit créé et qu'il témoigne d'une métaphysique nouvelle. « En bérénicien, le verbe être ne se conjugue pas sans le verbe avoir. » (p. 250). On ne saurait être soi — Bérénice Einberg ou Réjean Ducharme — si l'on ne possède tout l'univers. Posséder et se posséder sont, au fond, même chose. Et par là, l'entreprise de l'héroïne s'inscrit dans une perspective véritablement métaphysique. Le sens de sa protestation dépasse les frasques de l'enfant terrible, d'une Zazie en colère, et qui aurait entendu parler de Sade. « Les préoccupations des êtres humains sont sexuelles. Seules mes préoccupations sont afro-morales. Sexuel est français. Afro-moral est bérénicien et d'une signification qui est et qui demeurera obscure. » (p. 269). Un langage obscur, pour exprimer cette liberté que poursuit Bérénice Einberg, dans une humanité idéale. Peut-être serait-il plus juste de dire: recherche de liberté intérieure, à travers un langage. Et ce langage est essentiellement poétique. Réjean Ducharme, grand rêveur — l'on n'ose dire « voyant », tant la comparaison avec Rimbaud serait facile, mais trompeuse — a réussi avec ce récit une remarquable création imaginaire.

5. *A Perfect Day for a Banana-Fish*, par exemple.

*
* *

Création d'un univers mythique, recherche éperdue de liberté hors des cadres figés de la société, telle apparaît bien *l'Avalée des avalés*. Nous sommes là, dans l'absolu, au niveau de la pensée la plus profonde — presque de l'inconscient. Il y a autre chose, pourtant, dans cette œuvre: une sensibilité écorchée et qui ne manque pas d'attraits. Pour tout dire, et au-delà de l'air farouche et de la désinvolture, un certain romantisme que l'on voudrait noyer mais qui remonte parfois à fleur d'eau. Et l'on découvre soudain que l'inhumaine Bérénice souffre dans son cœur: elle est prisonnière de cette solitude à laquelle la condamne sa tâche prométhéenne. Elle est celle qui bouscule, rejette, repousse; partant, celle qui est exclue et repoussée. « Je suis englobante et englobée. Je suis l'avalée de l'avalé. » (p. 33). Il serait facile de voir, dans cette optique, toute la structure de l'œuvre; et il apparaîtrait que le romantisme de Bérénice Einberg commande cette structure. Voyons-en seulement quelques jalons.

L'œuvre naît sous le signe de la solitude. « Je suis seule et j'ai peur. » (p. 7). Et nous retrouvons le même écho vers la fin du récit: « J'ai atteint la dernière profondeur de ma solitude. Je suis là où la moindre erreur, le moindre doute, la moindre souffrance ne sont plus possibles. » (p. 260). L'œuvre apparaît donc comme une plongée dans les profondeurs de la solitude. Ces profondeurs qui semblent avoir amené l'image d'un espace polaire: « Je me trouve au plus antarctique de la terre Adélie. » (p. 259). Image de gel, d'indifférence enfin atteinte. Mais est-il certain qu'à cette profondeur de la solitude la souffrance n'ait plus prise ? De la même manière Rousseau écrivait: « Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus n'y faire ni bien ni mal. »[6] Bien sûr, il est une jouissance de la solitude, et Bérénice ne manque pas de l'éprouver. « Je trouve mes seules vraies joies dans la solitude. » (p. 15). Mais n'est-ce pas la joie seule

6. *Les Rêveries d'un promeneur solitaire*, première rêverie.

accessible aux êtres trop sensibles et retranchés en eux-mêmes, comme l'escargot sous sa coquille ? Il n'est que le retranchement total qui soit sûr, et l'homme qui la recherche est déjà meurtri.

Au fait, la solitude de l'héroïne est presque toujours partagée. « Il y a ma mère, mon père, mon frère Christian, Constance Chlore. » (p. 8). Il y aura enfin, au dernier épisode, l'inquiétante Gloria. L'œuvre comprend trois épisodes: celui de Montréal et de l'abbaye, celui de New York et celui d'Israël. Or au premier, Christian et Constance sont là; au second, Constance l'accompagne et au dernier épisode, arrivée seule en Israël, Bérénice ne tardera pas à rechercher la compagnie de Gloria. Toujours Bérénice peut s'appuyer sur l'un ou l'autre de ces personnages. Elle les secoue, les injurie, les malmène; elle a peut-être « hâté » la mort de Constance, et elle entraîne certainement celle de Gloria. Pourtant, elle ne peut vivre totalement seule, elle a besoin d'une chaleur humaine. Après la mort de Constance, se trouvant seule à New York, Bérénice, pour un bref moment, elle, l'invincible, semble perdre pied, prise d'angoisse: « ... je suis fatiguée d'être seule. » (p. 209). Et elle s'enfuit, dans la nuit et le froid, ne songeant qu'à retrouver Christian, ou même ses parents. Pas si fière, après tout, la révoltée contre l'amour: elle sait maintenant quelle soif de tendresse est la sienne.

Cette solitude de Bérénice n'est peut-être cependant qu'une image de la solitude essentielle, ce rejet du monde dont souffrent les romantiques, et qui les pousse à rechercher quelque coin miraculeusement conservé du paradis terrestre. « Me voici donc seule sur la terre, n'ayant plus de père, de prochain, d'ami, de société que moi-même. »[7] Cette solitude-là, Bérénice l'a éprouvée: « Maintenant, je sais que l'univers est la maison d'un autre. » (p. 154). Et malgré la grandeur de son entreprise créatrice, malgré sa farouche détermination de tout soumettre — « du noyau de la pêche au noyau de la terre » — l'on sait que Bérénice Einberg souffre, surtout, de ne pas habiter sa propre maison.

7. J.-J. Rousseau, *ibid.*

De savoir cela ne retranche rien de notre admiration pour elle, ni pour l'œuvre de Réjean Ducharme. Nous sommes, au contraire, éclairés et consolés, y reconnaissant mieux notre propre solitude.

JEAN-CLÉO GODIN